

JOURNAL DE MONACO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Politique, Littéraire et Artistique

PARAISANT LE MARDI

ABONNEMENTS :

MONACO — FRANCE — ALGÉRIE — TUNISIE
 Un an, 12 fr. ; Six mois, 6 fr. ; Trois mois, 3 fr.
 POUR L'ÉTRANGER, les frais de poste en sus
 Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

22 — Rue de Lorraine — 22

Tous les ouvrages français et étrangers dont il est envoyé deux exemplaires sont insérés dans le journal
 Les manuscrits non insérés seront rendus

INSERTIONS :

Réclames, 50 cent. la ligne ; Annonces, 25 cent.
 Pour les autres insertions, on traite de gré à gré

S'adresser au Gérant, 22, rue de Lorraine

PARTIE NON OFFICIELLE

Echos et Nouvelles DE LA PRINCIPAUTÉ

S. A. S. le Prince est arrivé mercredi à Leith, en Ecosse, avec le yacht *Princesse-Alice* ; tout allait bien à bord.

Les dernières nouvelles de l'exploration poursuivie par le Prince remontaient au milieu d'août. Depuis cette époque, la *Princesse-Alice* a gagné la latitude de 80° 37', où elle a pu exécuter ses travaux océanographiques, malgré les obstacles apportés par les glaces détachées de la banquise.

Durant cette exploration, la *Princesse-Alice* a eu l'occasion de visiter, dans l'île des Danois, l'emplacement d'où Andrée est parti l'année dernière en ballon.

Après de nombreuses visites de baies et des explorations dans l'intérieur des terres, le Prince a quitté le Spitzberg le 31 août pour gagner l'île Jan Mayen et l'Islande. Mais la persistance des gros temps et des brouillards n'ont point permis à la *Princesse-Alice* d'atteindre cette dernière île sans être exposée à manquer de charbon. Néanmoins, les travaux scientifiques ont eu lieu sur ce dernier parcours partout où ils devaient être faits.

La *Princesse-Alice* a relâché le 9 septembre aux Féroë pour échapper à une dernière bourrasque.

S. Exc. M. le Gouverneur Général vient de recevoir de M. le Consul de France la lettre suivante :
 Monaco, le 19 septembre 1898.

Monsieur le Gouverneur Général,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que la somme de trois mille francs recueillie à l'occasion de la fête de bienfaisance organisée par le Comité franco-monégasque et destinée aux victimes du naufrage de la *Bourgogne* a été transmise par mon département à M. le Ministre de la Marine.

S. Exc. M. le Ministre des Affaires Étrangères a bien voulu me charger d'être auprès des donateurs l'interprète des sentiments de gratitude du Gouvernement français.

Veuillez agréer, etc. (Signé) : P. GLAIZE.

M. Emile Bernich, Conseiller privé du Prince, Inspecteur général des Finances, et M. Delefortrie, Inspecteur général des Travaux d'architecture, dont nous avons annoncé l'arrivée dans notre dernier numéro, ont quitté vendredi matin la Principauté. Au cours de son séjour, M. Delefortrie s'est longuement rendu compte de l'état des importants travaux de terrassements qui ont déjà été exécutés et qui sont activement poursuivis dans les chantiers ouverts au milieu des jardins Saint-Martin pour l'édification du nouveau Musée.

M. Camille Blanc, président, et MM. Baltazzi et Piedallu, membres du Conseil d'Administration de la Société des Bains de Mer, sont repartis jeudi après-midi pour Paris, fort satisfaits de leur visite aux grands travaux d'embellissement du Casino de Monte Carlo. Dégagées de leurs échafaudages, les

nouvelles façades, dont peintres et sculpteurs complètent en ce moment la somptueuse décoration, présenteront désormais un aspect monumental tout à la fois d'une grande richesse et du meilleur goût artistique.

Le concert de dimanche soir sur les terrasses du Casino avait attiré une affluence considérable de monde. Le programme qui avait provoqué cet empressement du public était d'ailleurs des mieux composés, et comprenait comme morceau final une scène militaire exécutée avec le gracieux concours de la Section de Musique de la Société des Régates, très heureusement utilisée pour augmenter l'effet de l'orchestre et des chœurs réunis. Ce grand morceau d'ensemble, remarquablement dirigé par M. Violet, a été longuement applaudi et a dû être bissé. Citons encore, au cours de ce beau concert, un solo de violon que son auteur, M. Blanc, a rendu avec beaucoup d'expression et de brio.

Une souscription est ouverte par les amis et admirateurs de Charles Garnier, dans le but d'élever un monument à sa mémoire, monument qui sera probablement érigé dans l'avant-foyer de l'Opéra de Paris. La Société des Bains de Mer de Monaco, pour laquelle le célèbre architecte édifia la somptueuse salle et l'élégante façade du théâtre de Monte Carlo, a tenu à s'inscrire en tête de la liste de souscription.

Dans son audience du 19 septembre 1898, le Tribunal de simple police a prononcé les condamnations suivantes :

5 condamnations pour chiens non muselés ; 2 pour portes non closes la nuit ; 1 pour linge étendu dans un endroit apparent ; 1 pour cheval attaché à un objet d'utilité publique ; 1 pour embarras de la voie publique ; 5 pour embarras non éclairés de la voie publique ; 2 pour bicyclettes sans lanternes ; 1 pour véhicule sans lanterne ; 2 à cochers pour refus de marcher ; 1 pour abandon d'attelage ; 1 pour mauvais traitements envers des animaux domestiques ; 1 pour bain sans caleçon ; 2 pour rixes sur la voie publique ; 1 pour trouble à la tranquillité publique ; 1 pour dispute ; 1 pour violences légères ; 2 pour défaut de permis de séjour.

L'ouverture des classes du cours français au Collège de la Visitation aura lieu le 10 octobre prochain. On sait que ce cours, ouvert l'année dernière, admet des demi-pensionnaires et des externes, et comprend les classes élémentaires jusqu'à la sixième.

SUR LE LITTORAL

Le départ de Paris du « Pèlerinage du Travail » à Rome aura lieu le 4 octobre, à 2 heures du soir.

Le départ de Lyon aura lieu le même jour, à 9 heures du matin.

Les pèlerins de Marseille quitteront cette ville le 5 octobre, à 4 heures du soir et ceux de Nice à 10 heures.

L'établissement d'une ligne téléphonique, reliant les villes du littoral avec Marseille, est décidé en principe.

Tout le monde appréciera l'utilité pratique de ce circuit pour les intérêts économiques, publics et privés de toutes les villes de la côte d'azur. Il s'agit non seulement d'être en communication avec Marseille, mais avec tous les réseaux auxquels Marseille est réunie et en particulier avec Paris.

Pour arriver à une solution de cette importante question, on sait qu'une conférence a eu lieu le 25 avril dernier entre les représentants des diverses villes intéressées et un inspecteur des télégraphes, M. Frouin, chef du bureau des correspondances télégraphiques au Ministère, spécialement délégué par M. le Ministre des Postes et télégraphes.

Dans cette conférence fut décidé un accord, l'émission d'un emprunt de 350,000 francs qui sera contracté collectivement par les villes intéressées à un taux ne pouvant dépasser 3,60 0/0, avec remboursement effectué dans un délai de cinq années.

Au taux prévu, les intérêts à fournir représenteront une somme annuelle de 12,600 fr. La répartition de cette charge sera ainsi faite : Nice, 2,000 fr. ; Marseille, 2,000 ; Toulon, 3,000 ; Monaco, 3,000 ; Cannes, 500 ; Hyères, 300 ; Fréjus, 300 ; Menton, 250 ; Draguignan, 250 ; Grasse, 200 ; Antibes, 200 ; Saint-Raphaël, 200 ; Vallauris, 150 ; Beaulieu, 150 ; Villefranche, 150.

On comprend aisément que les intérêts a servir diminueront chaque année, au fur et à mesure des remboursements opérés d'après les recettes effectuées. Chaque ville sera libre d'avancer une fois pour toutes sa part de capital sur ses propres fonds.

Tel est l'intéressant projet qui aussitôt approuvé par les pouvoirs publics va être réalisé pour le plus grand avantage de tout le littoral.

Le steam-yacht *Atmath*, de 1,550 tonneaux, le nouveau bateau de M. le baron Edmond de Rothschild, qui a été construit à Glasgow, vient d'arriver en France. Il est entré au Havre le 11 septembre. L'*Atmath* viendra, au cours de la prochaine saison hivernale, sur la côte méditerranéenne et séjournera probablement à Nice et à Monaco.

Le général de brigade de Roquebrune qui avait pris sa retraite depuis peu et s'était retiré à Nice, est mort hier dans cette ville. Ses obsèques auront lieu demain matin. Les honneurs militaires seront rendus par un bataillon d'infanterie sous les ordres d'un colonel avec drapeau et musique.

M. Machemin, vice-président du Tribunal Civil de Nice, vient d'être nommé, sur la proposition de M. le Consul Général de Russie, commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie.

M. Lockroy, accompagné de M. Ignace, directeur du cabinet civil au ministère de la marine, est arrivé hier par le rapide de 11 h. 1/2 à Toulon.

Il a été reçu à la gare par les vice-amiraux Humann, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée ; de la Jaille, préfet maritime, et Brown de Colstoun, inspecteur général ; les contre-amiraux Michel, Châteauminois, Maréchal, Dieulouard et de Courtilhe et le lieutenant-colonel Pastoureau, maire de Toulon.

Aucun honneur officiel n'a été rendu, le ministre voyageant incognito.

A L'ÉTRANGER

Les funérailles solennelles de S. M. l'impératrice Elisabeth ont été célébrées samedi à Vienne, en présence d'une foule énorme et par un temps radieux. Dans toutes les rues que devait parcourir le funèbre cortège, les fenêtres et les mâts dressés à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur étaient drapés d'étoffes noires et d'oriflammes voilées. Tous les magasins étaient fermés et la population qui se pressait sur les trottoirs en costumes de deuil était silencieuse et recueillie. La consternation était générale.

A midi, tous les becs de gaz ont été allumés dans les rues et voilés de crêpe. Les cloches commencent à sonner à quatre heures, annonçant que le cortège va sortir de la Hofburg pour se rendre à l'église des Capucins, où se trouve le caveau de la famille impériale.

Dans la chapelle du palais, l'empereur François-Joseph, les archiducs et archiduchesses d'Autriche, l'empereur Guillaume et tous les princes étrangers sont réunis autour du cercueil. La bénédiction est donnée par l'aumônier de la cour et la levée du corps a lieu.

Le cortège funèbre se met en route dans l'ordre suivant :

Un détachement de cavalerie, suivi d'un piqueur de la cour à cheval. — Un commissaire de la cour dans un carrosse à deux chevaux, des camériers dans un carrosse à quatre chevaux, puis un escadron de cavalerie. — Un piqueur et un commissaire de la cour à cheval. — Ensuite trois carrosses à six chevaux dans lesquels ont pris place les gentilshommes de la chambre, la grande-maitresse de la cour et les dames du palais. Aux portières de ces trois voitures se tiennent, à cheval, des premiers laquais. — Derrière ces voitures, des détachements de la garde du corps à cheval et des trabants de la garde.

Alors vient le char funèbre, très luxueux et très imposant, il est drapé de noir et traîné par huit chevaux noirs. Le cercueil disparaît presque sous les couronnes et les guirlandes de fleurs qui le couvrent. De chaque côté du char marchent quatre premiers laquais et quatre cadets nobles portant des flambeaux allumés. De chaque côté du corbillard, des pages tiennent à la main de grandes torches de cire. Derrière marchent des gardes à cheval, puis toute la cour de l'Impératrice. Les gardes hongrois à cheval et un escadron de cavalerie ferment la marche.

Le cortège défile lentement par la place Saint-Michel, la place Joseph et la rue des Augustins vers la place du Nouveau-Marché où se trouve la petite église des Capucins.

Derrière la haie des soldats qui présentent les armes, la foule se découvre ; des femmes s'agenouillent en pleurant.

Sur la place, devant l'église, un grand tapis noir est étendu ; l'empereur d'Allemagne, les princes étrangers et les représentants des chefs d'états sont venus là directement ; ils forment un groupe brillant et recueilli. A l'approche du cortège, ils pénètrent dans la petite église.

Le cercueil est apporté par huit laquais et déposé au milieu de la nef, sur un immense catafalque entouré de cierges. Toute l'église, de la voûte au sol, est tendue de noir, les dalles sont recouvertes d'un tapis noir.

Le service est très court et d'une grande simplicité. Après que l'officiant a donné la bénédiction, les chœurs de la cour entonnent le *Libera nos*. Le chant lugubre retentit sous les voûtes. L'émotion de l'assistance, en tête de laquelle sanglote l'empereur, est à son comble.

Le cercueil est ensuite enlevé pour être descendu dans le caveau. Les capucins portant des torches l'entourent en disant la prière des morts. Derrière le cercueil marchent l'empereur, suivi de l'archiduc François-Salvator, les princes Léopold et Georges de Bavière, les ducs Charles-Théodore et Louis de Bavière, et les personnages de la cour de la défunte impératrice.

Au fond du caveau, l'officiant donne la dernière bénédiction. Après les prières, le grand-maitre de la cour donne au père gardien des capucins la clef du cercueil de l'impératrice, dont il lui confie la surveillance. Après être sortis du caveau, les membres de la famille impériale quittent l'église des Capucins. L'empereur d'Autriche se rend à la Hofburg dans une voiture où prend place l'empereur d'Allemagne.

Le soir est venu, l'animation est très grande dans les

rues, la foule très impressionnée circule lentement et presque en pleurs. C'est le spectacle vraiment émouvant de la multitude en deuil.

Arrivées et départs :

M. de Léon y Castillo, ambassadeur d'Espagne en France, est arrivé hier à Paris.

Le grand-duc Paul Alexandrowitch est depuis hier, avec ses fils, à Saint-Jean-de-Luz.

La comtesse Tornielli, femme de l'ambassadeur d'Italie, remise d'une grave indisposition, partira dans quelques jours pour les Alpes.

M. Paul Deschanel, en villégiature à Biarritz, a poussé jusqu'à Saint-Sébastien. Le président de la Chambre rentrera à Paris vers la fin de ce mois.

Lettre de Paris

Paris, 19 septembre.

Heureux ceux qui en ce mois de septembre, mois de chasse, de vendanges, de récoltes et de vacances par excellence, ne sont pas attachés par la grandeur ou la petitesse de leurs devoirs professionnels aux rives de la Seine et ne sont pas réduits à déambuler, comme des âmes en peine, dans notre Sahara parisien.

Un Sahara, par exemple, où on gagne son pain à la sueur de son front. Car la caractéristique de la physiologie actuelle de notre bonne cité, c'est l'incessante activité de tous ces malheureux ouvriers, terrassiers ou maçons, qui, courbés sous le soleil, ont l'air de profiter des vacances de nos concitoyens pour bouleverser les trottoirs, les chaussées et les façades des maisons. Vous prend-il fantaisie de flâner un brin dans Paris, vous ne pouvez plus traverser une rue, un boulevard, un carrefour, sans vous heurter à des tas de pavés, à des montagnes de sable, à des barrages provisoires ; et ceci, bien entendu, sans préjudice des ardoises ou des tuiles qui peuvent vous tomber sur la tête. Il est vrai qu'au point où nous en sommes, une de plus ou une de moins...

De sorte que le passe-temps du Parisien qui, par manie ou par nécessité, villégiature entre la rue Drouot et la Madeleine, consiste à vérifier les travaux publics et à entendre faire l'historique des vieilles constructions qui s'effondrent sous le pic des démolisseurs.

On apprend ainsi d'ailleurs des choses fort instructives et, en tous cas, rassérénantes par ce temps de violentes secousses. N'est-ce pas reposant, par exemple, de savoir que sur l'emplacement de cette fameuse pension Laveur, où déjeunèrent dans leur jeunesse d'étudiants nos ministres les plus éloquents, et sur l'emplacement des vieux immeubles environnants, où s'élèveront bientôt des maisons de rapport avec eau, gaz, électricité et piano à tous les étages, n'apparaissaient jadis que vergers et jardins fleuris ?

Aujourd'hui, je crois qu'il faudrait s'estimer heureux si, en réquisitionnant les étalages les mieux épanouis du quartier, on y trouvait seulement de quoi fleurir le corsage de mesdemoiselles les étudiantes !

* *

On annonce la fin prochaine, mais non prématurée, des manches à gigot. Ce n'a pas été sans peine qu'on en est arrivé à cette réforme qui, pour ne pas être politique, ni sociale, n'en a pas moins son importance dans la société mondaine. Pendant trois années au moins, ce fut la période de croissance. Et les ballons gonflaient toujours ! Le moment étant venu où ils allaient gêner la circulation des rues, il fallut bien arrêter le gonflement. Mais comme on lanterna ! On commença par diminuer l'hypertrophie dans les parages du poignet. Ça prit six mois. Lentement, lentement on monta jusqu'au coude. Ça prit un an. On diminua encore jusqu'aux épaules. Ça prit six autres mois cette fois. Il paraît enfin que « nos grands couturiers » ont décidé que l'heure des manches ultra-plates avait sonné. Que leur volonté soit faite ! Inutile d'ajouter qu'on ne va pas tarder à tomber d'un excès dans l'autre.

Mais le curieux de la chose pour un observateur des petits travers de l'humanité, c'est de constater que toutes ces modes exagérées ont été, tour à tour, trouvées admirables et affreuses. Montrez à une jeune femme, dans un recueil de vieilles gravures de mode, les pages consacrées à la crinoline ou aux toilettes en honneur sous Louis-Philippe. Régulièrement elle s'écriera : « Mon Dieu ! que c'est laid ! comment a-t-on pu jamais avoir assez mauvais goût pour s'affubler aussi grotesquement ? Non, vraiment, c'est à n'y pas croire ! » Ce qui n'empêche pas que, si demain, les mêmes modes étaient ressuscitées par un caprice d'un de nos « grands couturiers » vous verriez cette belle indignée se commander immédiatement, avec enthousiasme, un costume identique à ceux qu'elle déclarait affreux.

Il ne faut d'ailleurs pas trop se moquer de ces faiblesses. Qui n'en a quelqu'une ? Ce n'est pas seulement dans le domaine des chiffons que la mode fait ainsi des siennes.

Ne passons-nous tous pas une partie de notre vie, soit en art, soit en littérature, à brûler ce que nous avons adoré, et à réadorer ce que nous avons brûlé ?...

* *

Un livre curieux vient de paraître : c'est *La Comédie d'aujourd'hui* (les Lettres et les Mœurs) de M. F. Lhomme, un critique à qui l'on ne saurait reprocher de pécher par excès d'indulgence. M. F. Lhomme est peu clément au temps présent. Et non seulement il le juge avec sévérité, mais il le raille. Afin de n'être point isolé, il fait appel aux « sains d'esprit » Il leur demande de se ranger de son côté. M. Lhomme est un pessimiste en littérature. Il dit des poètes qu'ils sont en train de revenir à la barbarie, et des symbolistes qu'on ne les lira point — que l'ennui, au surplus, sort des « écoles ». Parfois empruntant à La Bruyère ses procédés, il trace des portraits. Sous le nom qu'il donne à ses modèles, quelques-uns seront reconnus. Ce n'est pas qu'il soient de tout point ressemblants, mais enfin on surprend l'illusion. Il ne se borne pas à critiquer, il veut bien aussi nous faire connaître ses préférences. C'est ainsi qu'il nous demande de revenir à Josephin Soulayr. Peut-être allez-vous penser qu'il n'est point hostile à Verlaine, lequel fut catholique et classique. Verlainne ne gagne point son procès devant M. Lhomme. Peut-être même lui préférerait-il Mallarmé « qui est un très brave homme » en dépit de sa pièce mystique aux Goncourt.

Deux en un, un en deux — ensemble vous voilà !

Il convie Rodenbach à faire partie de leur Académie — vœu ironique, mais qu'on fera bien d'écouter.

S'en prenant aux critiques, il dit de M. de Vogüé que c'est « le Pathos » — il consacre de longues pages à Pinguet (peut-être découvrira-t-on là-dessous le distingué critique des *Débats*). Et le roman ? Ecoutez M. Lhomme : « Le roman, depuis qu'il se pique d'être à lui seul toute la littérature, est insupportable, alors que dans les siècles littéraires, il se tient à l'écart et dans l'ombre. » Balzac n'a point trouvé grâce devant ce juge impitoyable, à qui il apparaît « lourd et vulgaire ». Georges Sand « encourage l'esprit de révolte ». Bourget « emprunte sa psychologie à Taine et n'a de sincérité ni dans l'observation ni dans le style ». Jules Claretie est éreinté notablement. On reconnaît à Maupassant qu'il est de lignée française, et conteur excellent : mais, quelle mauvaise éducation ! Daudet a écrit des contes pour les enfants — ses personnages ne vivent pas, et « il n'écrit pas d'instinct le français. Les Rosny sont « obscurs et habiles ». Prévost « a publié une parodie ignoble de l'amour ». Quant aux femmes, leurs œuvres sont négligeables : les belles-lettres ne pouvaient rien gagner à leurs livres.

Ces jugements sont entachés d'une partialité indéniable ; parfois cependant ils recèlent une portion de vérité. Il n'est pas mauvais que notre littérature, essentiellement transitoire et individualiste, où, d'ailleurs, un mérite indiscutable est diffusé, se considère en ce miroir concave où les traits sont déformés. Mais pourquoi faire un sort à ce volume ? dira le lecteur perplexé. C'est que M. Lhomme écrit fort bien et qu'il a du talent.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les correspondances téléphoniques en Amérique. — D'après *Electrical Engineer* de Chicago, le nombre moyen d'appels par abonné au téléphone est, dans cette ville, de 30 ; à San Francisco, où il y a un peu plus de 10,000 téléphones en service, on compte une moyenne de 20 appels par abonné, bien que la population ne dépasse pas 400,000 habitants.

A Berlin, où il y a, paraît-il, 30,000 téléphones en service, le nombre moyen d'appels ne dépasse pas sept, deux ou trois le matin et trois ou quatre l'après-midi.

C'est aux Etats-Unis que l'on trouve le plus de téléphones ; il n'existerait pas moins de 700,000 appareils. Parmi les Etats européens, l'Allemagne et l'Angleterre tiennent la tête avec respectivement 140,000 et 116,000 appareils ; en France on n'en compterait que 35,000, presque moitié moins qu'en Suède (62,000), à peine plus qu'en Suisse (30,000), juste autant qu'en Ecosse (35,000).

Relation entre le magnétisme terrestre et les taches solaires. — La première idée de la périodicité des perturbations magnétiques semble être contenue dans un mémoire publié par Lamont en 1851. A peu près à la même époque, sir Edward Sabine, discutant les observations magnétiques faites à Toronto et à Hobarton, trouvait une augmentation progressive des perturbations magnétiques entre 1843 et 1848. Comme Schwabe venait de publier une statistique des taches

solaires qui montrait un minimum en 1843 et un maximum en 1848, Sabine fut conduit à signaler l'existence probable d'une variation périodique du magnétisme correspondante à celle des taches solaires. Depuis cette époque, les observations continuées à Greenwich et dans les autres observatoires ont montré que la similitude, sinon la concordance parfaite, de ces deux périodes, peut être considérée comme un fait établi.

En 1879, M. Ellis a communiqué à la *Royal Society* une comparaison des valeurs journalières de la déclinaison magnétique et de la composante horizontale obtenues à Greenwich de 1841 à 1877, et les nombres correspondants des taches solaires étudiées à Zurich par R. Wolf. Dans un récent mémoire, il discute de nouveau ces observations qu'il a continuées jusqu'à la fin de 1896. Il trouve ainsi que la période des taches solaires est de 11,57 années, tandis que celle des variations magnétiques est de 11,42 années. Il donne un diagramme des courbes de la fréquence des taches du Soleil, de la déclinaison magnétique et de la composante horizontale, pour toute la période 1841-1896; on aperçoit entre ces deux courbes une concordance frappante.

Ainsi que le fait remarquer *The Observatory*, on doit donc conclure que ces deux faits : variation du magnétisme et fréquence des taches solaires, proviennent d'une seule et même cause.

Le chauffage industriel au coke. — Au moment où l'on semble vouloir s'occuper sérieusement de la suppression des fumées dans Paris, il est intéressant de signaler une idée assez pratique émise par M. Sinnersbach : celle d'employer comme combustible industriel le coke au lieu de la houille.

On peut y songer d'autant plus sérieusement que le coke se fabrique partout par millions de tonnes et dans d'excellentes conditions de qualité. Sans doute exige-t-il des foyers spéciaux, et, par suite de son faible poids spécifique, occupe-t-il beaucoup de place; mais il a cet avantage précieux de ne point produire de fumée. M. Sinnersbach fait remarquer qu'avec lui la combustion est plus complète, qu'on perd par conséquent moins de calories; les grilles durent plus longtemps, l'action corrosive du coke étant faible; il ne se produit point de mâchefer, plus de combustion spontanée dans les approvisionnements, ni de détérioration du combustible à l'air. On peut ajouter encore que le coke assure une plus grande puissance et plus d'uniformité dans l'évaporation. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ce panégyrique; mais à coup sûr, au point de vue de la fumivorité, c'est l'expression de la simple vérité.

MARINE ET COLONIES

Un nouveau bateau-rouleur. — Les essais faits avec les bateaux-rouleurs ne sont décidément pas encourageants, car ils sont loin d'être couronnés de succès. Après l'*Ernest Bazin* de si décevante mémoire, voici que le *Scientific American* nous apporte des résultats qui pourraient bien à tout jamais détourner les inventeurs et les ingénieurs de leur recherches infructueuses dans cette voie ingrate.

Le bateau-rouleur de M. Beckman fut construit et armé sur les côtes de l'Etat du Maine (Etats-Unis); il n'était monté que par deux hommes, le propriétaire du bateau et son fils. En emmenant avec lui son enfant, M. Beckman voulait ainsi affirmer la grande confiance qu'il avait dans le succès de son navire d'un nouveau genre. Un grand cylindre de trois mètres de diamètre et 3 m. 65 de longueur d'axe était la partie essentielle du bâtiment; construit à la manière ordinaire des tonneaux, il portait extérieurement des palettes ou aubes parallèles. Cette espèce de grand tambour supportait une plate-forme mobile extérieure disposée de façon à rester toujours horizontale; pour atteindre à ce résultat, la partie supérieure de la plate-forme reposait sur une paire de roues à gorge sur chacune des circonférences de base du cylindre de telle sorte qu'une ou deux personnes pouvaient s'y tenir; quatre traverses horizontales pénétraient dans l'intérieur du cylindre par les ouvertures centrales qui avaient été ménagées sur les côtés; ces traverses boulonnées à des poteaux verticaux soutenaient une plate-forme intérieure. Les poids du bâti extérieur et la plate-forme intérieure avaient été calculés

de telle sorte que la plate-forme restât toujours horizontale. Le mouvement de rotation du tambour était donné au moyen de manivelles à mains et d'engrenages actionnant des roues situées aux extrémités de l'axe du cylindre; les palettes produisaient alors le mouvement en avant. A l'intérieur du cylindre on avait disposé des bancs, des magasins pour les vivres et les bagages; on avait même assez de place pour y aménager une cuisine.

On peut dire que ce bateau-rouleur était vraiment réduit à sa plus simple expression et le confortable ne devait certainement pas régner à bord. M. Peter Beckman partit de Bar-Harbor le 23 septembre 1897 et alla jusqu'en pleine mer. Sous l'action combinée des manivelles et du vent, il put aller jusqu'à 80 kilomètres, à raison de 10 kilomètres à l'heure; mais, comme il fallait le prévoir, le vent fut le principal moteur. Les hardis marins qui avaient osé s'aventurer sur un appareil aussi peu facile à conduire furent recueillis par le vapeur *Pentagoet*. M. Beckman pressa vivement l'équipage de ce navire de vouloir bien remorquer son bateau, mais l'amarre s'étant rompue, le bateau-rouleur fut abandonné; il poursuit donc son voyage sans guide, à moins que, ce qui est le plus probable les tempêtes qu'il a certainement dû essuyer ne l'aient détruit.

Ces essais infructueux, dit M. G. Hamelin dans la *Vie Scientifique*, sont cependant intéressants malgré le peu de résultats palpables fournis. Ils donnent des indications précieuses pour l'avenir; on voit nettement intervenir l'action du vent sur ces bâtiments, dont la plus grande partie se trouve hors de l'eau. Il ne faut pas oublier non plus le frottement considérable entre les aubes et la surface cylindrique d'une part et l'eau d'autre part, frottement qui est loin d'être négligeable. Toutefois, en raison de la grande stabilité d'un bateau-rouleur tel que celui de M. Beckman, il ne serait peut-être pas impossible de se servir de bâtiments analogues, mais perfectionnés, comme moyens de sauvetage.

Projet russe d'expédition au pôle Nord. — L'amiral Makaroff, l'explorateur bien connu du Pacifique septentrional, propose d'atteindre le pôle Nord avec de puissants brise-glace.

L'amiral, s'appuyant sur l'expérience acquise à cet égard, estime qu'un brise-glace à vapeur d'une puissance de 20,000 chevaux-vapeur suffirait pour surmonter toutes les difficultés que la glace oppose à l'avancement du navire; selon lui, il y aurait toutefois avantage à se servir de deux brises-glace de 10,000 chevaux chacun, l'arrière de l'un poussant l'avant de l'autre par l'intermédiaire d'un cadre spécial en bois.

LETTRES ET ARTS

Les Concerts Colonne. — On prépare des projets intéressants à l'Association artistique des concerts Colonne, pour la saison qui va s'ouvrir et au cours de laquelle elle célébrera, en manière de jubilé, la vingt-cinquième année de son existence. La saison aura le caractère d'une sorte de résumé des travaux entrepris par la société pendant ce quart de siècle. M. Colonne a relevé le nom des auteurs qui, dans cette période, ont été joués plus de cent fois, et il a trouvé, pour la France, Berlioz, Massenet et Saint-Saëns; pour l'étranger, Beethoven, Mendelssohn et Wagner.

Une séance particulière et spéciale sera consacrée à chacun de ces maîtres. M. Colonne espère avoir le concours de MM. Massenet et Saint-Saëns pour diriger eux-mêmes leurs œuvres. Quant à Berlioz, c'est par la centième audition de la *Damnation de Faust* qu'on le célébrera, et cela le 11 décembre, jour anniversaire de sa naissance.

Un Congrès de l'enseignement social. — Le collège libre des sciences sociales a pris dernièrement l'initiative de la création d'une *Bibliothèque* spécialement consacrée à la reproduction des principaux cours professés rue de Tournon, et grâce à laquelle pût se fixer d'une façon méthodique et se prolonger au dehors, par le livre, l'enseignement de la maison.

* Les ambitions de la Direction ne s'arrêtent pas là. Elle se propose de fonder, à l'Exposition de 1900, le premier Congrès de l'enseignement social.

M^{lle} Dick May, secrétaire général du collège nouveau, fait remarquer à ce propos « qu'il n'a guère été réservé jusqu'ici de compartiment propre à l'enseignement social, ni dans les Congrès d'enseignement, ni dans les Congrès « sociaux », et que les premiers initiateurs de cet enseignement, où tout est à faire, n'ont été que peu encouragés jusqu'ici à se réunir, à s'entraider, en échangeant leurs vues... On pourrait s'associer pour l'action, et l'on ne se connaît pas. On n'a jamais travaillé ensemble; on ne s'est ni consulté, ni concerté; on ne s'est même pas contredit... »

L'idée n'est pas digne que de l'attention des professionnels de la sociologie et de l'enseignement: elle mérite d'être signalée aussi à beaucoup de jeunes hommes de lettres dont la collaboration à cette entreprise ne serait pas de peu de prix.

Que le Congrès d'enseignement social ouvre en 1900, ses portes à la littérature. Il se trouve peut-être quelques économistes que cette promiscuité fera hurler ou sourire; mais il en est à qui elle profitera.

VARIÉTÉS

L'IMITATION DANS L'ART

Sous ce titre, M. Félix Regnault publie dans la *Revue Scientifique*, un article de psychologie très documenté, intéressant autant les artistes que les hommes de sciences. Nous en reproduisons volontiers ici les principaux passages:

Herbert Spencer, Tarde et de nombreux philosophes ont insisté sur l'importance de la faculté d'imitation dans la société. Nous sommes tous à quelque degré moutons de Panurge; grâce à quoi nous sommes gouvernables. Et l'imitation permet la communauté d'efforts et de but qui fait la valeur de l'association. Aussi l'aptitude à imiter éclate-t-elle dans tous nos actes.

Les débuts de l'art décoratif furent modestes. Le premier sauvage qui couvrit de dessins ses ustensiles, sa hutte, ses vêtements, et tatoua sa peau inventa l'art ornemental.

Son génie lui fit découvrir les premières figures géométriques: droites parallèles, angles, triangles, courbes, cercles, furent dessinés sur les vases, les armes... Mais, le premier dessin réalisé, son esprit s'arrêta comme fatigué, et il se borna à répéter ce qu'il venait de découvrir.

Il trace ainsi en rangs successifs des séries de droites parallèles, d'angles, de triangles... Il garde un certain ordre dans sa répétition, il place ses dessins répétés par rangs horizontaux ou registres. Il songe ensuite à changer son dessin pour chaque registre, et la variété commence à se produire.

Au lieu de dessins géométriques, veut-il dessiner des plantes, des animaux, des hommes, il répétera encore le premier dessin qu'il aura fait.

Dans l'art égyptien et assyrien on retrouve des procédés semblables. Ce sont toujours des séries de personnages copiés les uns sur les autres montrant une face impassible même s'il s'agit d'événements tragiques. Dans la frise des archers du palais de Darius à Suze, l'art perse suivait les mêmes errements.

Même en s'adressant à l'art absolument original d'un peuple qui vécut isolé comme les Chinois, ces pratiques s'observent toujours. Ils dessinaient des séries de chevaux alignés, tous identiques et ressemblant étrangement à ceux des Assyriens. En provenaient-ils? M. Paléologue, qui en fit l'étude, objecta avec raison que ces sculptures furent faites vers le III^e siècle avant notre ère, époque à laquelle Ninive et Suse étaient depuis longtemps détruites.

Si les artistes chinois ont employé les mêmes pratiques, « c'est que tous les arts ont les mêmes procédés et les mêmes conventions; car l'esprit humain à son éveil est soumis aux mêmes conditions (1) ».

Cet esprit d'imitation se remarque dans la composition. L'artiste primitif, à quelque peuple qu'il appartienne, dessine, s'il veut représenter un bois, tous les arbres de même hauteur et équidistants; s'agit-il d'une scène de pêche, toutes les vagues sont égales, et les poissons, tous de la même espèce, sont régulièrement alignés à la surface de l'eau.

Il faut que l'art soit parvenu à un haut degré de per-

(1) *Art chinois*, pag. 134 à 138. Bibl. Beaux-Arts; Quentin, éditeur.

fection pour s'affranchir de cette tyrannie, et encore en retrouvons-nous quelques traces dans les œuvres les plus parfaites.

On retrouve la même figure plusieurs fois répétée, non seulement dans les tableaux des primitifs, mais même chez ceux des plus grands artistes de la Renaissance.

Voyez au salon carré du Louvre le tableau de Léonard de Vinci qui représente sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus. La Vierge et sainte Anne, ont les mêmes traits, la même physionomie, la même expression, seule l'attitude est différente, la Vierge est assise et sainte Anne penchée.

Le célèbre Mariage de la Vierge par Raphaël, tableau le plus précieux du musée de Bologne, représente cinq femmes ayant toutes des têtes identiques.

Il serait aussi aisé que fastidieux de citer d'autres exemples. Ils prouvent que l'art ne s'est affranchi que très tard du principe de répétition.

Il en reste encore aujourd'hui un vestige dans la symétrie. Comme les Grecs, les classiques actuels se croient encore obligés de placer symétriquement les objets décoratifs, les motifs architecturaux.

L'art japonais si évolué s'est totalement affranchi de cette loi.

Si l'on reproduit à plusieurs reprises le même sujet dans une composition, à plus forte raison le fera-t-on dans des œuvres différentes. De tous temps les artistes se sont répétés. Il semble qu'il leur a toujours été pénible d'inventer du nouveau.

On voit revenir sans cesse dans les expositions un certain nombre de clichés. La pauvreté d'imagination était autrefois plus grande encore. Non seulement l'art des sauvages, mais même l'art antique repose sur un nombre restreint de types.

L'art, à son début, a copié certaines poses, attitudes toujours les mêmes, de sorte qu'on trouve nombre de statues qui sont la répétition les unes des autres.

Les statuettes des sauvages ont d'ordinaire les bras fixés le long du corps, ou bien croisés et appliqués au-dessous des seins. Il en est de même chez les Mexicains, dans l'antiquité chez les Egyptiens, et dans l'art grec archaïque. Prenons les terres cuites de l'île de Chypre exposées au Louvre. Généralement elles ont un bras plié devant la poitrine, l'autre pendant le long du corps. Les statues féminines sont souvent représentées les mains soutenant les seins. Un grand nombre de peuples sauvages ont aimé à reproduire cette attitude. En Guinée, les pieds des tabourets royaux représentent des nègresses aux longs seins qu'elles soutiennent et semblent offrir avec leurs mains. Le musée du Trocadéro possède plusieurs tabourets ainsi décorés; on peut y voir aussi des statuettes de femmes loangos ayant la main droite portée au sein, l'autre pendante. Les arts mexicain et péruvien ont des statuettes analogues.

L'art grec, une fois arrivé à sa perfection, a donné les poses les plus diverses à ses statues: les terres cuites de Tanagra et de Myrina sont d'une extraordinaire variété.

Et pourtant pour certaines statues persiste encore l'attitude consacrée à la période archaïque. La pose de la Vénus de Médicis, la main droite cachant le sein gauche, rappelle les nombreuses statuettes que nous avons énumérées plus haut. Plusieurs bronzes et terres cuites, notamment celles de Myrina, sont exécutés de même. La statuaire a répété cette pose un grand nombre de fois, sur les Vénus Aphrodite, Vénus marine, Vénus du Capitole, etc., etc. Rien qu'au Louvre elle s'observe sur six marbres, sans compter les terres cuites et les bronzes.

En tous temps les élèves ont imité les maîtres et une tradition puissante s'est constituée pour reproduire indéfiniment les chefs-d'œuvre admirés.

Ainsi se forment les écoles, à chaque époque l'art prend un cachet particulier.

Sous l'empire romain, on construisait partout des temples grecs et des arènes. Quand le moyen âge eut trouvé la formule de l'église gothique, toute ville voulut avoir la sienne. Et lorsque furent bâtis Saint-Pierre de Rome et plus tard Versailles, mille Saint-Pierre, mille Versailles s'élevèrent partout.

Comment les autres ne copieraient-ils pas l'œuvre originale d'un artiste, puisque lui-même une fois arrivé,

n'entendant partout que des louanges, ne fait plus que se répéter? Et non seulement il ne cherche pas à perfectionner ses méthodes, mais souvent même il copie à plusieurs exemplaires une toile admirée.

On éprouve un sentiment singulier quand, dans une visite à travers les musées d'Europe, on retrouve, dans une autre capitale, un chef-d'œuvre connu du Louvre. Il ne s'agit pas de copie, ce sont deux et parfois plusieurs originaux exécutés par le même artiste.

Tant il est vrai qu'en art, comme en toutes choses, il est plus commode d'imiter que d'innover.

FÉLIX REGNAULT.

L'Administrateur-Gérant: L. AUREGLIA.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 11 au 18 Septembre 1898

NICE, cutter, <i>Trois-Frères</i> , fr., c. Dalest,	sur lest.
SAN STEFANO, b. <i>Angelo Padre</i> , it., c. De Dominic,	charbon.
CANNES, b. <i>Le Vengeur</i> , fr., c. Toscano.	sable.
ID. b. <i>Ville-de-Monaco</i> , fr. c. Bianchy.	id.
ID. b. <i>Indus</i> , fr., c. Tassis,	id.
ID. b. <i>Bon-Pêcheur</i> , fr. c. Arnaud,	id.
ID. b. <i>Reine-des-Anges</i> , fr., c. Orenco,	id.

Départs du 11 au 18 Septembre

SOLINZARA, brik goël. <i>Angeline Aristide</i> , fr., c. Dalest,	sur lest.
CANNES, b. <i>Reines-des-Anges</i> , fr., c. Orenco,	id.
ID. b. <i>Fortune</i> , fr. c. Roux	id.
ID. b. <i>Ville-de-Marseille</i> , fr., c. Augier,	id.
ID. b. <i>Louise</i> , fr., c. Garel,	id.
ID. b. <i>Marie</i> , fr., c. Conte,	id.
ID. b. <i>Deux-Innocents</i> , fr., c. Bresse,	id.
ID. b. <i>Indus</i> , fr., c. Tassis,	id.
NICE, b. <i>Le Vengeur</i> , fr., c. Toscano,	id.

GRAND BAZAR
MAISON MODÈLE

M^{me} DAVOIGNEAU-DONAT

Avenue de la Costa — MONTE CARLO — Rue de la Scala

Médaille aux Expositions Universelles: Anvers, 1885; Paris, 1889

PRIX FIXE

ARTICLES DE PARIS
SOUVENIRS DE MONACO ET DE MONTE CARLO
PAPETERIE, FOURNITURES DE BUREAUX, PHOTOGRAPHIES
OBJETS RELIGIEUX, PARFUMERIE
ÉVENTAILS, GANTS, BONNETERIE, BROSSERIE
LINGERIE, RUBANS, MERCERIE, DENTELLES
OMBRELLES, PARAPLUIES, CANNES
ARTICLES DE JEUX, OPTIQUE, JOUETS

ARTICLES DE VOYAGES ET DE MÉNAGE

MAISON RECOMMANDÉE — ON PARLE LES LANGUES

HOUSE AGENT

Agence de Location (Villas)

VENTE de TERRAINS dans de BONNES CONDITIONS

S'adresser à M. F. GINDRE, avenue de la Gare

MONACO-CONDAMINE

DAME Veuve, très distinguée, parlant l'italien et le français, désire trouver place de directrice, caissière d'hôtel ou dame de compagnie dans une famille honorable.

S'adresser au Bureau du Journal

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE (Hauteur de l'Observatoire: 65 mètres)

Septembre	PRESSIONS BAROMÉTRIQUES réduites à 0 de température et au niveau de la mer					TEMPÉRATURE DE L'AIR (Le thermomètre est exposé au nord)					Humidité relative moyenne	VENTS	ÉTAT DU CIEL		
	9 h. mat.	midi	3 h. soir	6 h. soir	9 h. soir	9 h. mat.	midi	3 h. soir	6 h. soir	9 h. soir					
	12	75.7	57.2	57.5	57.2	58.5	26.2	27.5	28.5	26.2				25.2	81
13	59.2	59.2	58.1	58.7	59.6	25.5	27.7	29.2	25.8	24.6	79	id.	Beau, nuageux		
14	61.2	61.6	61.3	61.5	62.7	26.2	27.6	28.5	26.2	25.2	83	id.	Beau		
15	64.5	65.2	64.5	64.2	64.7	26.2	28.4	29.3	25.7	24.5	79	E faible	id.		
16	65.2	65.2	64.2	63.6	64.2	25.4	27.5	29.5	26.2	24.6	81	O faible	id.		
17	63.6	64.2	63.2	62.6	63.2	25.3	27.2	29.2	26.2	24.5	80	id.	id.		
18	63.2	62.7	62.2	61.4	61.5	25.2	26.8	28.4	25.2	24.3	83	id.	id.		
DATES		12	13	14	15	16	17	18							
TEMPÉRATURES EXTRÊMES		Maxima	28.2	29.2	29.2	29.4	29.4	29.2	28.4						
		Minima	24.2	23.5	24.2	24.2	23.7	23.6	23.8						
											Pluie tombée: 0 ^{mm} 00				

ASTHME OPPRESSION, CATARRHE, TOUX NERVEUSE. Recomm. par les Célébrités médicales. Soulagement immédiat GUÉRISON par les Mêmes résultats avec le PAPIER GICQUEL; brûlé près du malade, il calme immédiatement les accès. 3 fr. la b^{te}. CIGARES ou PAPIER. 14, rue Dalaroché, Paris, et Pharm.

Imprimerie de Monaco, 1898

A LA
BELLE JARDINIÈRE DE MONACO

Boulevard de la Condamine

Maison spéciale de Vêtements tout faits et sur mesure pour hommes et enfants.

Uniformes et Livrées — Costumes Cyclistes — Maillots et Bas — Robes de chambre et Coin de feu — Vêtements Imperméables — Habits — Redingotes — Gilets et Pantalons drap noir — Pèlerines capuchon.

Vêtements sur mesure, le complet depuis 45 fr.

MAISON DE CONFIANCE
Prix marqués en chiffres connus

PARFUMERIE DE MONTE CARLO

N. MOEHR

Fournisseur breveté de S. A. S. le Prince de Monaco

PRODUITS SPÉCIAUX
VIOLETTE DE MONTE CARLO

MUGUET DE MAI

BOUQUET MONTE CARLO

EAU D'IRIS DE MONACO

EAU DE COLOGNE

FLUIDE LÉNÉFIT MOEHR

EAU, PÂTE ET POUDRES DENTIFRICES

Poudre de Riz et Velouta

SAVONS DE TOILETTE

NESTOR MOEHR

PARFUMEUR-DISTILLATEUR

MONTE CARLO, boulevard Peirera, MONTE CARLO

LE MONITEUR DE LA MODE
paraissant tous les Samedis
20 PAGES GRAND FORMAT
LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS ARTISTIQUE DES JOURNAUX DE MODES
CONTIENT:
PLUS DE MODÈLES NOUVEAUX
PLUS DE TRAVAUX À L'AIGUILLE
PLUS DE LITTÉRATURE
PLUS DE RECETTES DE CUISINE
PLUS DE RENSEIGNEMENTS
QU'AUCUN AUTRE
3 MOIS: 4 francs — UN AN: 14 francs
EDITION 2: contenant une Gravure colorée et un Patron découpé dans les 2^e, 3^e et 4^e N^{os}.
3 MOIS: 8 fr. 50 — UN AN: 28 francs
ABEL GOUBAUD, Éditeur, 3, r. du 4-Septembre